



I

La famille Paturot, qui comptait, outre papa et maman, trois garçons et deux filles, était ce qu'on peut appeler une famille modèle, surtout quelques jours avant Noël. De vraies petites nitouches. M. Paturot, légèrement sceptique, disait même que ça ne pouvait pas durer.

REDEMPTION

I

Le Christ est arrivé pour racheter la terre,
Il est venu donner le plus pur de son sang,
Et les peuples ravis par le divin mystère,
Sentent battre leur cœur en voyant cet enfant.

Les bergers et les rois tressaillant d'allégresse,
Arrivent à leur Dieu donner tout leur amour.
Ils viennent humblement apporter leur largesse,
Ils viennent humblement l'adorer tour à tour.

Chantez, terre, chantez, le jour de délivrance,
Chantez le grand repos après tant de combats,
Entonnez l'hosanna des peuples dans l'enfance,
Le Christ est arrivé, vous ne périrez pas.

Il est enfin venu le Rédempteur du monde,
Le promis éternel, le fils même de Dieu,
La nuit a disparu sous la clarté profonde,
Pour sauver l'univers se sont ouverts les cieux.

Ils est enfin venu, Celui que les oracles
Depuis longtemps déjà promettaient chaque jour,
Il est venu Celui qui fera les miracles,
Qui jettera partout des paroles d'amour.

Terre, terre, tressaille, il est là le Messie,
Étonne en son honneur un hymne triomphant,
Viens jeter à ses pieds, tes principes de vie,
Viens jeter à ses pieds le plus pur de ton sang.

O, donne lui joyeux tout le sang de ton âme,
Il vient pour te donner son amour et son sang,
Et chante à son oreille un cantique de flamme,
Il prêchera l'amour jusqu'au crucifiement.

Unis ton chant divin au chant même des anges,
Qui là bas dans les cieux disent leur "Gloria",
Que les humaines voix à leurs voix se mêlèrent
Pour clamer à Jésus un grand "Alleluia".

Et le voile du ciel à mes yeux se découvre,
Je vois de l'avenir, les suprêmes instants,
Je vois le ciel brillant pour un instant qui s'ouvre,
Et je lis le secret des siècles arrivants.

Le Christ vient aujourd'hui transformer notre terre,
Il vient donner à tous un sang neuf et vermeil,
Il vient nous arracher à la triste misère,
Jeter en notre nuit un rayon de soleil.

J'entends les chants d'amour des peuples au martyre,
Défiant les tourments, les glaives et le feu,
Redisant un cantique impossible à redire,
Et bénissant la mort qui les donne à leur Dieu.

Je vois les enfermés des mornes solitudes,
Les cilices au corps et la croix dans les mains
Armer pour le Seigneur d'énormes multitudes,
Accomplir des exploits, des exploits surhumains.

J'entends le chœur serein des vierges trois fois saintes,
J'entends l'hymne d'amour frissonner dans leurs cœurs,
J'entends des cris de joie au lieu de cris de plaintes,
J'entends les coups du moine englaçant ses ardeurs.

Et partout je contemple et la croix et l'épée,
L'épée aidant la croix, la croix calmant le fer,
Créant le fier duo que chante l'épopée
Et marchant à l'assaut de tout un univers.

Et c'est toi qui l'a fait ce triomphant poème,
C'est ta venue, ô Christ, qui commence le chant,
Le chant joyeux de vie écrasant la mort même,
Dans l'holocauste saint de ton crucifiement.

C'est par ta mort alors, qu'on venait à la vie,
C'est en pratiquant tout, qu'on trouvait plus que l'or
Dans ton cœur frémissant pour notre âme ravie,
Se trouvait l'existence et d'immenses trésors.

C'était l'âge parfait, l'âge des grands oracles,
Le monde revivait et devenait enfant,
S'il ne comprenait pas, il croyait aux miracles
Qui lui donnaient la vie et guérissaient son sang.

Tu fus le Rédempteur, le sauveur de la terre,
Le créateur nouveau, le grand semeur d'amour,
Tu jetas la clarté, dissipant le mystère,
Tu fermas le tombeau, tu nous remis au jour.

Pour cela nous t'aimons, nous marchons sur ta trace,
Nous bénissons joyeux le jour où tu nous vins,
Nous acclamons encor les effets de ta grâce,
Et nous te chanterons en des hymnes divins.

II

Mais hélas ce n'est plus comme au temps d'autrefois,
Non certes, ce n'est plus comme au jour de l'enfance,
Vainement nous criions sous les bords de ta croix,
Sur l'univers entier s'étend un grand silence.

Nous sommes plus vieillis que Lazare à sa mort,
Nous sommes frémissants sur les bords de la tombe,
Abîmés, englacés, incapables d'effort,
Et chaque heure sur nous comme un siècle retombe.

Nous endurons, hélas, nous souffrons dans nos cœurs.
— Un immense océan de souffrances morales
A noyé notre foi, balayé nos ardeurs,
Entrainé notre amour des choses idéales.

Comme un vaisseau perdu qui dérive sur l'eau,
Nous cherchons vainement le phare et ses lumières,
Nous cherchons vainement, tout hélas, est trop haut,
Et nous tombons vaincus, surchargés de misères.

Nous le savons, hélas, c'est là tout notre sort,
Il faut pleurer le jour, et puis la nuit encore,
Il faut recommencer à chaque instant l'effort,
Et laisser notre sang jaillir par chaque pore.

Eh bien soit, qu'il jaillisse, et jaillisse assez haut
Pour arriver à toi, Christ sauveur du monde,
Et qu'il parle plus haut que les verbes de l'eau,
Et que la voix des vents dans la forêt profonde.

Qu'il soit la voix humaine implorant son Sauveur,
Jetant au Christ naissant son hymne de détresse,
Lui disant de venir achever son labeur,
Et ressauver le monde abîmé de vieillesse.

B. DE FLANDRE.

Lac Témiscamingue, 19 décembre 1898.

UNE NUIT DE NOËL AU VIOLON

OU TREIZE A TABLE

(Pour le SAMEDI)

I

De ma vie je n'ai vu un homme aussi peureux que Jean-Pierre-Louis-Paul-Joseph-François Ladébeauche !

Un fou furieux le menaçant d'un revolver, un chien enragé le prenant aux mollets, un train express arrivant sur lui à toute vapeur, le jetaient dans des frayeurs inexprimables.

Il portait toujours des lunettes fumées parce que, disait-il : "On rencontre souvent dans la vie des vérités qui vous sautent aux yeux et que cela peut devenir dangereux." D'ailleurs, il se souvenait qu'un de ses parents avait eu jadis un œil crevé par un éclat de... rire.

C'était un homme pieux, qui, par esprit de mortification, voulait que sa chambre ne fut éclairée que par des jours de souffrances.

Pendant un long séjour qu'il fit au Brésil, il avait contracté une maladie d'estomac à force de manger le pain amer de l'exil ; un affront qu'il ne put jamais digérer aggrava considérablement le mal dont il souffrait.

Avec cela il était superstitieux ; au point que la fuite d'un notaire ou le suicide d'un caissier lui semblaient un mauvais présage, mais le chiffre 13 l'ennuyait encore davantage.

Il évitait soigneusement de le prononcer. S'il comptait, il disait : dix, onze, douze, ... quatorze ; vingt quatre, vingt cinq, ... vingt sept et de même pour tous les multiples de treize. Il disait aussi : fort aimable, fort étroit, pour n'avoir pas à prononcer : *treize* aimable, *treize* étroit, etc.

C'est puéril, direz-vous, j'en conviens ; n'empêche pas que le chiffre 13 faillit lui jouer un bien vilain tour.

II

Nous avions un ami commun qui demeurait au numéro 13 de la rue du Cherche-Minuit-à-Treize-heures ; quand je dis un ami commun, c'est bien une façon de parler, car il était en réalité très distingué.

Le vingt-quatre décembre 1896, cet ami nous invita, Ladébeauche et moi, à un repas de Noël. A peine étions-nous à table que quelqu'un s'avisa que nous étions treize convives.

— C'est, ma foi, vrai, dit un autre et nous sommes au numéro 13.

— Quel dommage que ce ne soit pas le *treizième* jours du *treizième* mois de l'année, ajouta un loustic.